

Espagnols, il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir, d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquérir à soi ; sur quoy il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tourne en sa faveur, puisqu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet ; néanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succès. Les plus considérables d'entre ces Soldats de Narvaez, étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinantèques soutenoient puissamment ses intérêts. Les Soldats prisonniers eurent une reconnaissance singulière de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General, par des nouvelles acclamations ; & il se fit ainsi en peu de tems, une armée qui passoit déjà le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte de onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entière de la dernière ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'expérience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si périlleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée, non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit : puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la réputation, le succès est, pour ainsi dire, le paiement des desseins ; & qu'on attribue souvent le titre de prudents, aux conseils les plus hazardés.



CHAP.

CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit, où elle auroit pu causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes, aiant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là, toutes les règles de la guerre : & lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de négligence, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas ; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des conséquences nécessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril ; & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'estrade qui en étoient fortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en résolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte résolution, envoya le Mestre de Camp Christophe d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les réduire par les voies de la douceur : ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordés à leurs Compagnons, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussitôt on songea à penser les blesez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie ; en célébrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque intérêt, puis-

E e

qu'ils se tiroient des fatigues, & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de tems à s'assurer de la flotte, ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez, & il en envoya des siens, autant qu'il étoit nécessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appelé Pierre Cavallero; & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces soins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinanèques en leur Province: & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils luy avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir: & durant ce séjour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvelèrent les protestations de leur obéissance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnèrent de plusieurs présens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration; commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contents.

Durant la plus grande chaleur de la joie, que ces heureux succès faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontez sont absolues & souveraines; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes, de justes sujets

de crainte, sans approuver par ses soupçons cette politique, infidele & lâche; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les dispense en même tems des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la Noblesse.

Ainsi, ayant pris la resolution de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec soi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans, le General voulut separer son armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes soumettre la Province de Panuce, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats, pour peupler celle de Guazacoalco, se reservant environ six cens Espagnols, nombre qui luy parut suffisant à faire son entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une suite de vainqueur.

Mais au même tems que Cortez preparoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part de Alvarado, qui luy donnoit avis: *Que les Mexicains avoient pris les armes; & que malgré Motezuma qui demuroit toujours dans son logement, ils avoient déjà livré plusieurs assauts aux Espagnols, avec des forces si redoutables par leur nombre, que luy même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource, s'ils n'étoient bien-tôt assistés de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma, dont la commission étoit de représenter: *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement; de remonter la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité: de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols: & enfin de le presser, de se rendre à Mexique, afin d'apporter du remede à ses maux.* Surquoi, soit que Motezuma voulût parler du soulèvement de ses Sujets, soit qu'il désignât le peril où les Espagnols se trouvoient engagez, l'un & l'autre marquent la confiance & la sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la resolution qu'il faisoit prendre en cette conjoncture; puisque tous les Officiers & les Soldats, s'empresserent à témoigner, qu'on devoit regarder le voiage de Mexique, comme un engagement d'une necessité indispensable. Quelques-uns même alloient jusques

à considérer comme un heureux & favorable presage, cet accident qui leur seroit de pretexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entières à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur passeroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliez. Il fit une revue generale de son armée, & laissant dans la place, la garnison qui luy parut necessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes, & cent Cavaliers. Il leur donna différentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes: marquant le rendez vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eut envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, néanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marcherent par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insupportable. Cependant, les gens de Narvaez supporterent ces incommoditez sans se décourager, ni se plaindre; quoique ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli: sans ce qui étoit dû à la différence du General, dont la reputation & l'estime ont des influences secretes, mais tres-puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son armée, afin d'encourager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulèvement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas separer.* Le General réglant le tems sur la necessité faisoit marcher l'armée le plus vite qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos, que son activité luy

faisoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marcherent par des routes écartées, & enfin, il arriva le dix-sept de Juin à Tlascala, avec toute son armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuse, & celebrée par de grandes rejoüissances. Magiscatzin reçut le General en son logis, & tous les Espagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, sous le pretexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exageroient la conspiration, & le péril où Alvarado se trouvoit par des circonstances, où il paroïssoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du peuple de Mexique: animant les esprits des Espagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur passion. Ainsi, les crimes encheris par un zele suspect, peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de veritables accusations.

Le Senat resolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices afin d'assister Cortez en cette occasion, par une raison d'état, qui n'étoit pas difficile à penetrer. Ils vouloient attacher leur intérêt à la cause de leur ami, & se servir de ses forces, pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aisément leur intention; & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joie, il rabattit la fierté qui les pouvoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du Senat quelques raisons aparentes, qui en effet n'étoient que des pretextes contre d'autres pretextes. Néanmoins, il reçut deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines, ou Commandans qui suivirent son armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entre-prise plus sûre; & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déjà acquis assez de reputation contre les Mexicains: & il n'en voulut pas un plus grand nombre crainte d'efaroucher Motezuma, & de pousser les revoltés dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, &

de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voies de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtement des coupables; voulant essayer d'abord de rétablir la tranquillité, puisqu'il est bien difficile d'appaier une sedition; en alarmant les esprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoyqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Espagnols, étoient brisez, & demi brûlez: on voïoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte: les ponts qui servoient à la communication étoient rompus sur les canaux, & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à régler les démarches de son armée, en sorte que l'Infanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durèrent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprès de Motezuma, aiant découvert le secours qui leur arrivoit, poussèrent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joie, le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus, sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joie, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission; & aussi parce qu'il se voïoit privé de cette espèce de liberté que Cortez luy permettoit, en le laissant al-

ler où il luy plaisoit: Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General, les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteré que Motezuma luy faisoit: qu'il luy fit mauvais visage; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vît: qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en presence des Officiers de ce Prince; & enfin, cet Auteur ajoûte de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fierement, parce qu'il se trouvoit soutenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime: & Herrera décrit encore davantage le procedé de Cortez en son Histoire, puisqu'il emploie l'aveu même de ce General, à prouver son incivilité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien: mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne; parce qu'il se voïoit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succès rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement: & Cortez même n'en dit rien, en la seconde Relation de son expedition, quoyqu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincerité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une mal-honnêteré si peu vrai-semblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même assûrent, que Motezuma résista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours, autant qu'il put: Qu'ils attaquèrent malgré luy, le quartier des Espagnols; & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez: & la parole que l'Empereur luy tint si religieusement, ne luy laissoit pas lieu d'en douter; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retint les armes qu'il avoit mises en mouvement,

408 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres : & l'incivilité qu'on attribue à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à son genie. On peut donc croire, ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné, sur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, interprete trop passionné des actions de Cortez ; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite : dangereuse ambition des Historiens, qui estropient la verité, pour l'appliquer selon leur sens, aux remarques qui leur plaisent ; ignorant que c'est un secret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

Deux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilités de propos délibéré, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats precedens : aventure extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées ; néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils usèrent de ce stratagème, en se retirant de dessein premedité, afin de lais-

ser

ser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps de gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet : après quoy le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulèvement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté : sur quoy il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vu le peu de fondement de ces secretes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez ; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit ; & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement ; puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les dispoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoyqu'ils ne fussent pas les premiers auteurs du soulèvement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautés atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il

Fff